

1939-1941

Emile VALLES

Mes visites d'enfant au camp de Gurs

Texte publié dans l'ouvrage de Claude Laharie **Gurs. L'Art derrière les barbelés (1939-1944)**, Atlantica, Biarritz, 2007, p. 73-76.

L'auteur, militant infatigable, fut président de l'Amicale du camp de Gurs de 1999 à 2006. Né en 1936 à Alcaniz (Teruel), il a passé toute sa vie à Oloron-Sainte-Marie.

*Architecte, on lui doit une grande partie de l'aménagement mémoriel actuel du camp :
- le Mémorial national, réalisé en 1994 par l'artiste israélien Dany Karavan, dont il fut le maître d'œuvre*

- l'allée des internés, réalisée en 2011 à l'entrée historique du camp

A Pau, il a aussi réalisé la stèle des Justes (parc Beaumont) en 2012.

« Je suis né en 1936 en Espagne, à Tέρuel, pendant la guerre civile.

J'avais presque trois ans lorsque j'ai été exilé en France, lors de la "*retirada*" de l'armée républicaine espagnole, l'armée dans laquelle Nemesio, mon père, avait combattu. Au passage de la frontière, nous étions réunis tous les quatre, mon père, ma mère Antonia, mon frère aîné José-Luis, né en 1929, et moi. C'est à ce moment qu'on nous a séparés : les soldats, comme mon père, sont partis vers Port-Bou et nous, les civils, on nous a dirigés vers Bourg-Madame.

Mes premiers souvenirs sont indélébiles. Ils sont tous plongés dans un climat d'angoisse et de profonde tristesse.

Le camp d'internement pour femmes et enfants, dans les Charentes-Maritimes, alors que mon père était enfermé à Argelès, puis à Gurs. Des femmes dans la pénombre qui hurlent au passage de rats.

Un train sombre, interminable, sous un ciel gris, qui emporte mon père venu nous voir "*en permission*". Nous restons prostrés.

L'arrivée du premier véhicule militaire allemand, derrière la cohorte des réfugiés. C'était l'exode de juin 1940. Un garçon et une fille d'une dizaine d'années sont là aussi, près de moi. Des Français. Ils partent en criant de peur et m'abandonnent.

Gare de Bordeaux-Saint-Jean. Blotti contre une colonne métallique, j'attends ma mère et mon frère. Une grande foule m'entoure, très nombreuse, agitée, effrayée. La tension qui s'en dégage est évidente. Elle m'envahit.

Profitant du désordre qui accompagnait la défaite française, nous nous sommes rapprochés du camp de Gurs, où mon père avait été interné. Receveur des Postes en Espagne, il avait été intégré à la Poste du camp. Une équipe d'entretien avait été recrutée, essentiellement parmi les Basques républicains, les premiers arrivés. Mon père en faisait partie. Bien que restant interné, il était logé en dehors des barbelés, dans des baraques, parmi celles qui avaient été affectées aux gardes et à leurs familles. Mon père et deux autres

camarades postiers espagnols, Mauriz et Alonso, étaient en quelque sorte des internés privilégiés. Ils ont assuré leur service pendant toute la durée du camp, soit jusqu'en août 1944, date de la Libération.

Je me souviens de l'une de mes premières visites au camp de Gurs. Nous sommes tous les quatre sous un platane, au bord de la route menant à Préchacq-Josbaig. Il pleut des cordes. La "*permission*" de mon père va bientôt s'achever. Il va falloir se séparer, encore une fois. Nous sommes abattus. Aujourd'hui, le platane est toujours là, à la même place. Chaque fois que je le vois, je repense à cette visite.

Et une vie qui m'est apparue, à moi, enfant qui n'avait jamais connu rien d'autre, tout-à-fait *normale*, s'est installée. Némésio s'était acheté un vélo de curé vert et venait nous voir, certains dimanches à Oloron-Sainte-Marie, où nous étions installés avec ma mère et mon frère. Aux vacances scolaires, avec José-Luis, nous allions passer quelques journées au camp, dans la baraque où logeaient mon père et ses amis. Là, c'était le royaume des couvertures. Grises, rêches, elles servaient à tout : sur les lits évidemment, mais aussi de cloisons pour délimiter des espaces privés, on en faisait aussi des vestes d'hiver, etc. L'été les baraques sentaient le bois chaud et la résine.

Tout un groupe d'amis s'était créé. Beaucoup d'entre eux avaient laissé leur fils ou leur petit frère en Espagne, ou dans d'autres camps. Aussi étais-je un peu leur mascotte, leur chouchou. Il n'était pas rare qu'ils demandent à ma mère de m'emmener quelques jours "*al campo*". Au camp, je jouais avec les enfants des gardiens. En face, de l'autre côté de la route de Mauléon, il y avait le poste de garde, la barrière et les sentinelles. Certaines baraques, hors de l'enceinte barbelée, étaient désaffectées du fait de leur vétusté. On s'y glissait pour des parties de gendarmes et voleurs. Et l'on ressortait les jambes noires de puces... On jouait aussi à la guerre de tranchées, la "Grande Guerre", notre seule référence.

Parfois, je demandais à mon père de l'accompagner "à son travail". Il m'amenait et, comme il était connu des sentinelles, on me laissait passer. La Poste était assez proche de la barrière, sur la gauche. Les trois supplétifs espagnols travaillaient dans une pièce, à l'arrière de celle réservée au "public". Moi, je furetais partout. Parfois, un interné juif venait retirer un colis. Le colis, de petite taille, était là, sur le comptoir en pin. Paquet en papier épais, marron, entouré de ficelle, mais étripé, contrôlé, censuré en sortant d'Allemagne, censuré en rentrant en France, censuré en arrivant au camp. Il n'était pas vide, mais pas intact non plus. Je me souviens de l'un d'eux, d'où tombait un peu de sucre roux... Un Israélite s'approche du comptoir, demandant un service. Il roule ostensiblement une cigarette entre ses doigts. On ne peut rien pour lui. Il rentre sa cigarette, son maigre bien, dans la poche de sa chemise.

Vers la fin de la guerre, un convoi de cinq ou six camions bâchés entre dans le camp. Ces nouveaux prisonniers chantent. On me dit que ce sont des Gitans.

Et puis il y avait l'achat de nourriture. Nous l'appelions le "marché noir", car il était interdit par les autorités. En fait, il s'agissait de trouver des compléments de nourriture, car les tickets de rationnement étaient notoirement insuffisants. Mon père ou un autre adulte m'emmenait dans les fermes des environs, peut-être pour donner à cette recherche un caractère de promenade. Un jour, nous prenons un raccourci à travers un champ de pommes de terre et l'ami me dit : "*Surtout ne t'arrête pas, que l'on ne pense pas que nous volons des patates*".

Il nous est arrivé, un dimanche, de partir en groupe, en pédalant jusqu'à l'Hôpital-St-Blaise. Je descends du porte-bagage, devant l'auberge en face de l'église. Nous retrouvons des amis venus de Mauléon, émigrés d'avant la guerre. Cette auberge avait la réputation, dans la région, d'être celle où l'on pouvait se gaver de nourriture. Des fayots en l'occurrence.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu faim, pendant la guerre.

En parallèle, il y avait la vie à Oloron-Sainte-Marie. L'école Saint-Cricq, où la majorité des élèves avaient leurs pères soit au camp de Gurs, soit en Allemagne, comme prisonniers. Les exercices de prévention en cas de bombardement: nous marchions en file indienne de chaque côté de la route et nous jetions dans le fossé au signal des instituteurs. Des réfugiés alsaciens, encore plus pauvres que nous. Et l'un d'eux, avec qui je partageais mon goûter, à la récré. L'entrée brutale dans la classe d'un feld-gendarme avec sa plaque autour du cou, immense avec ses bottes, près de moi. C'était en novembre 1942, au moment de l'invasion de la "zone libre". L'école était réquisitionnée ! Et toujours le "*marché noir*". Ma mère me plaçait dans une poussette pour donner le change, un traitement de bébé qui me révoltait. Nous allions dans les villages proches. Je me souviens d'une brave fermière aux jambes velues. Ma mère, incapable de mémoriser un nom propre français, l'appelait "*la péluda*", la poilue.

Malgré leur régime de faveur, postiers et équipes d'entretien espagnols restaient des internés soumis aux déportations. Quand la liste des déportés était connue, les fonctionnaires des PTT prévenaient : "ne venez pas demain, vous êtes marqués!" Mon père s'est ainsi caché dans le village basque de Barcus, au fin fond d'un quartier reculé. Nous sommes allés le voir. Ferme à étage avec pommier donnant sur le balcon. Je n'ai pu finir la grosse pomme que l'on m'a mis dans la bouche.

Et puis un jour, au bord du gave d'Aspe, au pied de notre logement, nous sommes tout un groupe d'enfants avec leurs mères. Une voisine arrive en courant, haletante : "Ils arrivent! Ils arrivent!"

Ma mère demande, effrayée: "Les Allemands?"
- "Non! Non! Les Américains!" C'était le 6 juin 1944.

Pendant toutes ces années, j'entendais les adultes parler sans arrêt de guerre civile, d'obtention de papiers, de craintes, d'absents, de la famille restée en Espagne, de la vie d'avant-guerre. Mais sur ce fond de crainte, d'appréhension, se plaquait *la vie normale* : l'absence du père, ses "*permissions*", le "*marché noir*" pour survivre, les Français si différents de nous (ils sont bizarres quand même !), les baraques de Gurs, les gardiens, les barbelés, les internés dans les îlots.

Le 8 mai 1945, un titre de journal me saute aux yeux: c'est la Paix! Je bondis pour annoncer la nouvelle à ma famille. Ils me regardent d'un œil presque indifférent. Pour eux, l'annonce était prévisible. Pour moi, c'est incroyable. Il est vrai que j'ai neuf ans et que, pendant ces neuf ans, je n'ai connu que la guerre. Pour la première fois, il n'y a plus la guerre! Est-il possible qu'il n'y ait plus de guerre ? Ça alors!

Mais en fin de compte, tout a été bien pour nous : nous étions quatre en 1936 et nous sommes toujours quatre en 1945. »

Emile Vallès